

GAËL BORDET

DJOLIBA

LA VENGEANCE AUX MASQUES D'IVOIRE



hélium

ROYAUME DU MALI, 1327

Tiamballé, fils de pêcheurs, est boiteux de naissance. Lors d'un rite de guérison, il fait la connaissance de Chenouda, érudit égyptien au savoir sans limite, et de sa fille Sirine, qui souffre d'un mal impénétrable. Quand un homme est découvert mort sur les berges du fleuve Djoliba, le visage recouvert d'un mystérieux masque d'ivoire, la vie de Tiamballé bascule. Chenouda, qui se voit confier l'affaire, lui propose de devenir son assistant et de les accompagner, Sirine et lui, sur les traces de l'assassin. Les voilà embarqués dans une terrible enquête jalonnée de cadavres, où ils vont devoir frayer avec les forces surnaturelles et contrer les effets d'une magie toute-puissante. Mais quel sera le prix à payer pour élucider ces crimes ?

De Tombouctou aux mines de sel de Taghâza,
en passant par la cité fluviale de Djenné,
une course-poursuite haletante
dans le Mali ancien, mêlant amour,
mystère et sorcellerie.



helium

Illustrations de Magali Attiogbé



IMPRIM'VERT®

CNL

CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

DJOLIBA

LA VENGEANCE AUX MASQUES D'IVOIRE

Pour les miens,
dont le cœur et les rêves sont restés là-bas.

Pour tous ceux
dont le cœur et les rêves font la traversée.

© hélium / Actes Sud, 2021

Loi n° 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
helium-editions.fr

N° d'édition : FI 291

ISBN : 978-2-330-15350-2

Dépôt légal : second semestre 2021



L'auteur remercie le CNL de l'aide dont il a bénéficié pour l'écriture de ce livre.

GAËL BORDET

DJOLIBA

LA VENGEANCE AUX MASQUES D'IVOIRE

Illustré par Magali Attiogbé

hélium

Océan
Atlantique

ALGER

MARRAKECH

TAGHÂZA

CHINGUETTI

VOYAGE
IMAGINAIRE



SÉNÉGAL



WALÂTA



TADMEKKA



KORIOUMÉ

TOMBOUCTOU

DJENNÉ

DJENNÉ-DJENO

DJOLIBA



NIANI



PREMIÈRE PARTIE
MURMURES DU FLEUVE



1 LA DANSE DES GÉNIES

*Korioumé, port de Tombouctou, royaume du Mali,
début février 1327, sous le règne du mansa¹ Kankou Moussa*

La nuit est claire. Sous les étoiles minuscules, les eaux noires du fleuve scintillent, prises entre la plaine marécageuse et le désert.

Au loin s'élèvent toujours plus fort les rythmes des tambours rituels, et j'aperçois à présent la lueur du grand feu. La cérémonie a commencé.

Dans mon dos, la nuit efface les huttes de ma famille, dressées sur une dune morte, en lisière du désert. Voici une semaine que mon père, maître des eaux de notre clan, y a établi notre campement saisonnier - préférant renoncer pour la première fois au lac Débo. Après avoir guetté la décrue qui assèche lentement les champs inondés, il a aujourd'hui jugé qu'il était temps de lancer les pêches. Dans la

1. « Roi des rois » : titre donné aux rois du Mali. Un lexique est disponible en fin d'ouvrage pour accompagner la lecture.

foulée, notre ancien a remis à mon jeune frère sa *korti*, une amulette de force. Tout était dit : du haut de ses douze ans, mon cadet venait de rejoindre la grande corporation des pêcheurs bozos.

Notre père n'a pas eu un regard pour moi. Avec ma patte folle, je reste pour lui un simple impotent. Je dois avouer qu'une vie passée à lancer et relever des filets sur les lacs ne m'enthousiasme pas. Je rêve plutôt de m'aventurer le long du fleuve Djoliba, jusqu'au pays de la grande eau salée, ou de découvrir les étendues désertiques qui s'ouvrent au-delà des dunes, vers le territoire des djinns. Devenir un dompteur des forces de la nuit, un pisteur de créatures de l'autre monde, et colporter leurs légendes : voilà le vrai destin qui m'appelle à lui.

Un bruit chasse mes pensées.

Les herbes d'eau remuent à quelques pas devant moi. Une ombre s'en échappe pour traverser en courant le chemin et aller se perdre entre les rares maisons. Je n'ai pas pu identifier la silhouette, mais une petite voix insistante que je tente d'étouffer me murmure en boucle : « C'est le génie des eaux... »

Tout en suppliant Maa de veiller sur moi, je m'approche de la berge armé d'un bâton pour fouiller les herbes à l'endroit d'où l'ombre a jailli. Quand j'écarte les joncs, un crocodile se glisse dans l'eau avec fracas. Je recule aussitôt, les mains crispées sur mon maigre bout de bois, et m'empresse de revenir sur le chemin.

Je marche le plus vite possible vers le grand feu. Bientôt apparaîtrait le groupe des fidèles, hommes et femmes portés par une même ferveur. Ils font cercle autour des hautes flammes et claquent dans leurs mains, accompagnant par leurs chants les rythmes des tambours d'eau. Je me mêle discrètement à eux et je remarque alors la prêtresse, une petite femme, livrée à ses incantations. Je m'attendais plutôt à ce que l'officiant soit un homme, mais je me laisse envoûter par ses paroles. À ses côtés, trois batteurs assis en tailleur sur le sable frappent de leurs baguettes des Calebasses retournées. Ils suivent des yeux les déhanchements d'une jeune fille de mon âge, qui danse en se jouant des flammèches et des escarbilles en suspension dans l'air. Abandonnée à sa transe, elle virevolte, les bracelets de ses chevilles tintent à contretemps des tambours, et les pans

de son voile se soulèvent dans les volutes. La nudité a beau m'être familière, celle de cette jeune danseuse me semble, à cet instant, d'une désirable sensualité.

Soudain, la possédée s'effondre sans connaissance sur le sable, et les tambours se taisent.

La prêtresse cesse aussitôt ses incantations. Elle s'approche de la fille, mais ne cherche pas à la ranimer et se contente de rajuster pudiquement son voile. Un de ses assistants soulève le corps de l'évanouie pour l'emporter jusqu'à la maison du culte. Sitôt la porte de la cour refermée sur eux, la foule se disperse. Seuls restent les batteurs, qui versent dans le fleuve les coupes d'eau placées sous leurs calebasses.

Encore fasciné par ce rite de possession auquel je viens d'assister pour la première fois, je fixe le feu mourant. Je revois alors danser cette fille aux gestes si légers. Elle me sourit, me faisant signe de la rejoindre.

Je sursaute en découvrant à côté de moi un homme dont la silhouette se confond presque avec la nuit.

– N'aie pas peur, tu n'as rien à craindre de moi.

L'inconnu s'est exprimé dans un malinké encore plus hésitant que le mien et teinté d'un accent étrange.

Comme il se rapproche des braises, je remarque à sa peau blanche qu'il est étranger. Si les hommes du désert sont de plus en plus nombreux à s'installer à Tombouctou, pour y commercer ou y enseigner, rares sont ceux qui se mêlent ainsi à nous autres, les Mandés. Il doit avoir à peu près l'âge de mon père, mais il est plus grand que lui. Il est vêtu avec élégance, et une barbe naissante donne du caractère à son visage aux traits bienveillants.

– Je me nomme Chenouda, dit-il.

– Moi, c'est Tiamballé.

Il continue de me dévisager avec insistance. Peut-être perçoit-il ma gêne car il détourne le regard pour le poser sur les vestiges du feu. Il m'apprend encore qu'il est égyptien, installé à Tombouctou depuis deux cycles lunaires. Il finit par désigner mon pendentif :

– Je peux ?

Comme j'acquiesce, il prend mon amulette protectrice entre ses doigts.

– De toute beauté... Si je ne me trompe pas, elle représente Maa le Lamentin, divinité bénéfique pour les Bozos et roi des génies des eaux ?

Je balbutie un « oui » prudent.

– J'imagine que tu es là, ce soir, dans l'espoir de faire soigner ta jambe ?

– Comment le savez-vous ?

– Ce n'est pas bien difficile. Pourquoi un jeune Bozo assisterait-il à un rite de guérison étranger à sa tradition s'il n'avait pas, pour cela, une raison très sérieuse ? Or, en t'observant, j'ai très vite remarqué ta légère claudication.

Je commence à me demander si cet homme n'est pas un génie, ou, pire encore, un esprit maléfique qui aurait pris apparence humaine pour mieux m'approcher. Par précaution, je recule d'un pas.

– Je ne suis pas un esprit des eaux, si c'est ce qui t'inquiète, me glisse Chenouda, mais si tu m'accompagnes, je pense que ton vœu pourra s'exaucer dès cette nuit.

Me laissant à mes hésitations, il s'avance vers la prêtresse qui nous fait signe, sur le seuil de sa porte.

– *Hèrè d'oron*, seigneur.

– Sur vous aussi la paix, et sur votre maison, prêtresse.

– J'ai de bonnes nouvelles, annonce la femme : la première étape du *batou* s'est parfaitement déroulée. Les génies se sont manifestés et, comme tu as pu le constater, l'un d'entre eux a pris possession de l'esprit et du corps de la jeune fille. Sois rassuré, elle va bien et dort paisiblement. Je vais devoir la garder à présent quelques jours chez moi pour poursuivre le rite de guérison et son initiation.

La vieille prêtresse s'interrompt alors. L'air soucieux, elle passe plusieurs fois sa main sur ses lèvres. Je m'étonne de sa taille d'enfant - je la dépasse de deux bonnes têtes - et me retiens non sans mal de rire aux grimaces qu'elle fait en tordant sa bouche en tous sens. Tout en rondeurs, elle ressemble à l'un de ces poissons-chats qui se gonflent de contrariété quand on les sort de l'eau. Je ne m'étais pas imaginé mon « sauveur » ainsi. Me reviennent en mémoire les mots de mon père au sujet des prêtres-guérisseurs, qu'il pense incapables et cupides, les traitant de croqueurs de cauris - ces petits coquillages qui nous servent de monnaie.

– Je crois savoir ce qui vous préoccupe, dit Chenouda en présentant une bourse à la petite femme. Peut-être que ceci apaisera vos tourments ?

Lorsque l'Égyptien dénoue les cordons du sac en peau, la bouche de la prêtresse s'arrondit de surprise. La vieille femme demeure ainsi quelques secondes, avant de saisir la bourse pour la faire disparaître sous son pagne.

– Ce sera parfait, assure-t-elle. Je vous promets de prendre soin de la jeune malade comme s'il s'agissait de ma propre fille.

– Je n'en doute pas un instant. Par ailleurs, pour ce prix, je suis sûr que vous pourrez également vous occuper du jeune Tiamballé, ajoute-t-il en me prenant paternellement par les épaules.

Encore plus étonnée que moi, la prêtresse me fixe d'un air si contrarié que je crains, un instant, qu'elle me jette en pâture aux génies maléfiques du fleuve. Mais elle se compose une nouvelle fois un visage complaisant et affirme qu'elle fera de son mieux.

– Dans ce cas, nous allons prendre congé. J'ai trouvé un logement à Korioumé pour cette nuit, et repasserais demain matin avec ce jeune homme pour prendre des nouvelles de notre malade.

Chenouda a insisté sur le « notre », et la guérisseuse lui renvoie une grimace dont elle a le secret. Sans attendre davantage, l'Égyptien tourne les talons et m'entraîne avec lui. Je n'ose pas lui demander ce qu'il a donné à la guérisseuse pour lui clouer ainsi le bec. Une certitude, pourtant, ce n'étaient pas de simples cauris. Peut-être de la poudre d'or...

– Tu as l'air bien songeur, Tiamballé.

Géné par sa remarque, je balbutie une vague excuse et tente de me rattraper de mon impolitesse.

– Je vous remercie pour tout à l'heure. Sans vous, je n'aurais jamais pu convaincre cette guérisseuse.

– Je l'ai fait de bon cœur. Tout est plus facile quand on a, comme moi, les moyens de s'offrir les services de ses semblables. Et je suis heureux que cela puisse te profiter. En échange, j'aurai sans doute un petit service à te demander. Nous en parlerons le moment venu.

Un petit service ? J'espère être à la hauteur de ses attentes.

— En tout cas, je ferai tout pour que tu ne regrettes pas ton expérience auprès de la prêtresse, Tiamballé. Tu l'auras peut-être remarqué, je n'accorde qu'une confiance limitée à cette femme. J'ai pourtant accepté, sur sa réputation, de lui confier une jeune fille chère à mon cœur et qui souffre d'un mal pour lequel je n'ai jusqu'ici trouvé aucun remède...

Nous marchons encore quelques instants en silence le long du fleuve, dont les eaux semblent enfin apaisées. Je repense à la cérémonie de ce soir et me rassure en imaginant que les génies en ont été satisfaits : pour cette nuit, au moins, ils ne me joueront pas l'un de leurs mauvais tours.

Chenouda s'arrête lorsque nous arrivons aux quelques maisons que compte Korioumé.

— C'est ici que nos chemins se séparent, me dit-il. Je t'attendrai à cet endroit précis, demain au lever du soleil. Passe une douce nuit, Tiamballé.

Je lui rends ses salutations, et le regarde se fondre dans l'obscurité d'une ruelle. Puis je reprends mon chemin le long de la berge, le cœur léger et avec le sentiment que ma jambe raide est, elle aussi, un peu moins pesante.



Ce même soir, un peu plus tôt

La créature est sortie du fleuve, presque nue. Auréolée d'une nuée de suie. Légèrement bossue, mais pourtant d'une prestance rare. D'une beauté terrifiante. Sauvage. Ce sourire conquérant... Y résister, y résister surtout. Ses lèvres retroussées laissent voir deux crocs. Ils produisent leur effet : pas besoin de proférer de menaces avec une telle bouche. Son apparition s'accompagne d'un bourdonnement d'abord léger, qui s'amplifie et devient vite assourdissant. D'entre ses lèvres s'envolent plusieurs mouches, suivies d'un grouillement ininterrompu d'insectes. L'essaim se mêle aux flammes du grand feu, aux rythmes cadencés des tambours d'eau – il se modèle, se déforme et se reforme sans cesse dans l'air chaud, m'enveloppant parfois presque entièrement. Fascinée, je me laisse apprivoiser.

La créature, mi-humaine, mi-animale, s'approche de moi et me prend la main avec délicatesse.

— Très heureux de faire ta connaissance, Sirine — « Celle qui va danser ce soir ».

— Qui... Qui êtes-vous ?

— Baana, le génie de la nature et de l'harmonie des deux mondes.

Un génie, bien sûr. Tounkou m'avait prévenue, mais j'étais restée incrédule.

— Que me voulez-vous ?

— Uniquement du bien. Je connais la nature de ton « mal », je sais aussi comment tu pourrais l'accueillir pour en faire une force. Ta sensibilité et ta clairvoyance font de toi un être à part, Sirine. Si tu acceptes de me faire confiance, tu te libéreras de bien des tourments qui t'accablent.

— Que dois-je faire ?

— Ce sera à toi de le trouver. Tout ce que je peux te révéler, c'est qu'un vieil homme vient de mourir. Assassiné. Ce vieillard était à notre service. Les puissances en sont affectées, trahies. Ce meurtre pourrait bientôt remettre en cause l'équilibre de la voûte céleste, et provoquer un vaste chaos dont l'empire du Mandé ne se relèverait pas. Nous devons veiller à ce que la lumière soit faite. Ton père sera le bras armé de la justice, et tu seras son guide. Désormais, tu es ma petite renarde pâle.

— Renarde pâle... ?

— Ma *Yurugu*, si tu préfères : la divinité bannie du ciel et voleuse du mil, descendue sur terre sous l'aspect d'un renard pâle et secret... J'ai besoin que tu sois cette messagère entre les hommes et moi, et que tu les guides en mon nom.

Même si son sinistre essaim tournoie toujours autour de moi, la voix de Baana est douce, ses manières courtoises. Je n'ai rien à craindre de ce génie bienveillant.

— Comment devenir cette messagère ?

Baana sourit et je le trouve séduisant malgré ses crocs. C'est dire l'attraction qu'il exerce sur ma faible volonté.

— À toi de trouver, je te l'ai déjà dit. Je t'aiderai en te livrant des signes au travers des rêves éveillés ou nocturnes que je ferai naître pour toi.

Tout mon corps se contracte à cette révélation. Les rêves sont à l'origine de mon mal-être... Ils me terrifient depuis mon plus jeune âge, j'appréhende chaque soir la tombée de la nuit, je redoute les visions qui me tourmentent sans prévenir en plein jour — celles sur ma mère, celles sur

les personnes que je croise et qui me sont le plus souvent étrangères mais dont je perçois les émotions, les douleurs, les peurs intimes.

— Je... Je ne sais pas si...

— Mais si. Par ton nom, tu résonnes avec Sirius, l'étoile légendaire des peuples du Mandé. Tout s'harmonise pour le mieux. Sache encore que tu ne me verras plus, mais je serai bien à tes côtés à ma manière.

Le génie me prend les mains pour me forcer à tourner sur moi-même.

— À présent, danse ! m'ordonne-t-il. Sache qu'il faut toujours donner aux humains ce qu'ils imaginent pouvoir attendre. Les conforter dans leurs croyances. Déhanche-toi, allez, montre-leur ce qui t'anime, ils doivent sentir ta force vitale. Manifeste-leur la puissance de ta sensualité. Sur-tout à ce fils de Bozos qui n'a d'yeux que pour toi et dont la destinée est liée à la tienne.

Emportée par le tourbillon de la transe, je suis bien incapable de repérer ce garçon dont me parle Baana. Le génie effectue encore quelques pas de danse avec moi, puis s'évapore dans son propre essaim d'insectes qui pénètrent soudain en moi par les oreilles, les yeux, la bouche, et prennent possession de mon esprit comme de mon corps. Le rythme s'accélère, il devient infernal, ma volonté ne peut plus suivre et je me sens partir loin, très loin de moi-même.



2 LE MORT DU FLEUVE

Le lendemain, à l'aube

J'ai attendu le départ pour la pêche de mon père et de mes frères avant de quitter la hutte. Le soleil n'est pas encore levé, mais les lueurs pâles de l'aube commencent à chasser la nuit. Quand j'écarte les joncs qui dissimulent ma pirogue, une aigrette s'envole au-dessus des eaux pour aller se perdre dans les broussailles d'un îlot. J'envie l'élégant échassier, libre de s'échapper ainsi en un battement d'ailes.

Ma liberté à moi, c'est ma pirogue. Légère, avec sa pointe avant allongée en forme de corne de zébu et son repose-pieds, je l'ai façonnée en roseaux et feuilles de palmier tressées. Sur son flanc, j'ai même peint, à l'ocre, le *faro*. Ces motifs en hommage aux génies des eaux ont la forme d'un harpon qui raconte la création de notre monde : ancêtres, graines de fonio et poissons. Ayant du mal à m'y tenir debout en raison de mon infirmité, j'ai dû renoncer à l'habituelle perche au profit d'une pagaie. Mon père y voit un affront fait à la tradition et m'accable dès qu'il le peut de ses sarcasmes. La

première fois qu'il a examiné ma pirogue, il s'est résigné à ne lui trouver aucune imperfection. De rage, il l'a frappée avec un coupe-coupe. J'ai conservé cette cicatrice comme le signe de ma première victoire sur mon géniteur. La rumeur de cet incident s'est très vite répandue parmi les pêcheurs de Djenné, ma cité de naissance, où mon clan vivait alors : si j'étais infirme, mes mains valaient désormais de l'or. Un des plus fameux artisans piroguiers a même proposé de me prendre comme apprenti. Mon père s'y est bien sûr opposé. Je me suis malgré tout initié secrètement auprès du maître artisan, qui m'a transmis un savoir-faire réservé à ses aides les plus méritants. Malheureusement, mon clan a fini par quitter Djenné pour nomadiser le long du fleuve Djoliba. La mort dans l'âme, j'ai dû renoncer à mon apprentissage.

Peu à peu, le ciel s'éclaircit. Quand la boule de feu émerge au-dessus des dunes, j'aborde tout juste la rive opposée. Au loin, à bord de la longue *kulugu* de notre géniteur, mon cadet s'exerce à mimer la danse des filets, comme s'il tentait d'emprisonner le soleil dans ses mailles.

Après une courte marche, je parviens sur le lieu de mon rendez-vous avec Chenouda. Ce dernier patiente à la lisière des joncs, flanqué de deux gardes royaux qui tiennent à distance un groupe de villageois. Je contourne l'attroupement, mais l'un des gardes, un officier comme l'indiquent ses bracelets de cheville en or, me repousse avec autorité.

— Laissez-le passer, il est avec moi.

Chenouda a parlé d'une voix ferme mais posée, et l'officier s'incline avec respect. D'un geste de la main, mon protecteur m'intime de le rejoindre, ce que je m'empresse de faire.

— Tu es en retard, Tiamballé. Suis-moi.

Il écarte les joncs pour se frayer un passage. Je profite de son sillage et me rends alors compte que nous nous trouvons à l'endroit exact où j'ai surpris le crocodile, la nuit dernière. Nous parvenons sur la berge. Là, un homme vêtu avec élégance s'affaire parmi les herbes d'eau, penché sur ce que je prends d'abord pour un tronc d'arbre échoué. Je retiens un cri d'horreur lorsque je comprends qu'il s'agit d'un corps. Du moins, ce qu'il en reste : il est entièrement dénudé,

et les crocodiles l'ont pour partie dépecé. Ils n'en ont laissé qu'une demi-jambe encore reliée au buste, ouvert par le milieu, mettant les côtes à nu ; les entrailles ont quant à elles été dévorées. Je ne peux voir le visage du mort, caché par l'homme qui l'examine.

– La tête semble intacte, m'apprend Chenouda. C'est une chance, si on peut dire.

Incapable d'en supporter davantage, je me retourne vers les herbes d'eau pour rendre la bouillie de fonio que j'ai avalée à la hâte avant de quitter ma hutte.

Chenouda me tapote affectueusement l'épaule.

– J'aurais peut-être dû t'avertir de ce que tu allais découvrir.

Des cadavres, j'en avais déjà vu, charognes d'animaux, mais aussi humains aux ventres gonflés et aux visages boursoufflés flottant sur les eaux du fleuve, ou rejetés sur ses berges. Surtout après les grandes crues et les noyades qui les accompagnent. Mais je n'y avais jamais été confronté de manière si brutale.

Je me fais violence pour risquer un nouveau regard vers le mort. L'homme qui me le dissimulait s'écarte et je peux enfin apercevoir le visage du malheureux.

– Un Faro, un génie des eaux !

L'exclamation m'a échappé, et l'inconnu éclate de rire. Vexé, je regarde plus attentivement la tête du mort et comprends ma méprise : il porte un masque blanc représentant une tête d'éléphant, dont la bouche semble grande ouverte sur un dernier cri. Peint pour moitié en rouge, le masque est pourvu d'oreilles arrondies et d'une courte trompe qui partage le visage dans la hauteur. Il a été sculpté avec une telle finesse qu'il m'a semblé y lire les traits d'une divinité.

– Un masque rituel, dit Chenouda.

– En effet, confirme l'inconnu. Par chance, les crocodiles ont préféré ne pas s'y casser les crocs, ce qui va peut-être nous permettre d'identifier notre cadavre.

L'homme se penche de nouveau sur le mort, et je me tiens au-dessus de lui pour assister à la suite de l'examen.

– Fakoli Traoré est le guérisseur royal, m'apprend Chenouda. Il accompagne le tout-puissant mansa, arrivé aujourd'hui à Tombouctou. Je lui avais demandé de se joindre à nous pour aller chez la

prêtresse ce matin. Nous t'attendions avec son escorte, quand une femme venue couper des joncs a trouvé le corps.

Chenouda s'interrompt au moment où le guérisseur commence à faire glisser le masque en le prenant le plus délicatement possible entre ses mains. Il dévoile alors le faciès d'un vieillard marqué par la souffrance. J'observe avec une fascination morbide ses traits crispés et ses yeux révulsés.

Je lève les yeux vers Chenouda qui a pâli, comme s'il avait déjà vu cet homme.

– Je sais qui est notre mort, nous apprend le guérisseur royal. C'est Kan Kouyaté, le plus vieux *djéli* de notre mansa...

– Un maître de la parole du roi ? demande Chenouda en s'accroupissant à côté de lui. Vous en êtes sûr ?

– Certain. On lui a rasé la barbe, mais c'est bien lui.

Le guérisseur soulève légèrement la tête du mort par le menton.

– Vous voyez, là ? indique-t-il en suivant du doigt une griffure violacée qui cerclait le cou du cadavre.

– Cet homme a été étranglé...

– C'est aussi ce que je pense, confirme Fakoli Traoré.

– Savez-vous s'il vivait à Korioumé ?

– Pas à ma connaissance, non. On dit qu'il ne quittait plus Tombouctou, où le mansa lui avait confié la tâche de recenser ses parchemens.

– Dans ce cas, pourquoi avons-nous retrouvé son corps ici, près du fleuve ?

Le guérisseur royal hausse les épaules.

– Pour être franc, on dit que le vieux *djéli* perdait un peu la tête. Raison pour laquelle il avait été exilé de la cour royale.

Tandis que Chenouda ramasse le masque pour l'observer, je ne peux réprimer un frisson. Les *djula*, maîtres de la parole du mansa, sont les gardiens de la mémoire du royaume, ce qui en fait des êtres à part, presque sacrés. S'en prendre à eux revient à défier le roi lui-même. Je ne peux croire qu'un homme ait commis un tel sacrilège, et ne vois qu'une explication : le *djéli* a dû manquer de respect à Maa. Pour le châtier, la divinité l'a livré à l'un de ses serviteurs-crocodiles afin qu'il lui dévore les entrailles.

– Ce masque est en ivoire, fait remarquer Chenouda. Sa patine rouge est assez récente, si l'on se fie à l'absence de craquelures.

Il le hume longuement, avant de reprendre sa description.

– Il pourrait s'agir de sang séché. De fins traits noirs ont été peints autour des yeux et de la bouche. Sa facture est remarquable, c'est l'œuvre d'un sculpteur de grand talent.

Je considère à mon tour le masque, n'osant le toucher par crainte d'un mauvais sort. Après tout, il a été porté par un mort impie. Sentant mes réticences, Chenouda se moque gentiment de moi.

– Tu ne risques rien, Tiamballé. Il ne te sautera pas au visage. Contrairement aux croyances populaires, je peux t'assurer que les objets rituels ne possèdent pas de vie propre.

Dans le doute, je préfère continuer d'admirer le masque de loin. Chenouda finit par le rendre au guérisseur royal, qui le replace respectueusement sur le visage du mort.

– Le malheureux a dû endurer les pires souffrances, compatit-il. Paix à son âme. Je vais demander qu'on ramène sa dépouille au palais pour l'interrogatoire rituel du défunt.

Ses consignes transmises à l'officier de son escorte, Fakoli Traoré propose à Chenouda de l'accompagner auprès de la prêtresse de la Société des génies. Je me joins à eux, en gardant mes distances avec leurs montures. Chenouda m'a bien proposé de monter en croupe derrière lui, mais j'ai refusé ; je crains depuis toujours ces animaux imprévisibles.

– Maître Traoré, aviez-vous déjà vu ce genre de masque auparavant ? finit par demander Chenouda.

– Jamais. L'ivoire n'est pas traditionnellement utilisé par les artisans de Tombouctou ou de ses environs.

– Voilà une bien curieuse énigme. Même si je ne peux m'ôter de l'esprit que ce masque est l'œuvre d'un sculpteur local.

– Qu'est-ce qui vous laisse penser cela ?

– Le fait qu'il s'agisse d'un objet rituel exclut, me semble-t-il, une provenance lointaine.

– Vous avez sans doute raison. Pourtant, je ne vois aucun sculpteur capable d'un tel travail dans les environs. En revanche, il n'est pas